

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 337. Londres, Mardi 7 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

337. Londres, Mardi 7 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à* :



[336. Paris, Vendredi 3 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)



[337. Paris, Dimanche 5 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)



[338. Paris, Lundi 6 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Ce document *relation* :



[336. Paris, Vendredi 3 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres



[341. Paris, Vendredi 10 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document

Présentation

Date 1840-04-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je reviens à votre colère. Je suis très perplexe. J'ai envie d'être content et fâché, de vous remercier et de m plaindre

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 375/70-71

Information générales

Langue Français

Cote 905-906, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription 337. Londres Mardi 7 avril 1840

10 heures

Je reviens à votre colère. Je suis très perplexe. J'ai envie d'être content et fâché, de vous remercier et de me plaindre. C'est bien tendre, mais bien injuste. Comment ? parce que dans mon ignorance fort naturelle sur trente dîners, j'en aurai accepté un à tort. Londres m'a déjà gâté, je suis descendu dans votre opinion, Dieu sait si je ne reviendrai pas à Paris un mauvais sujet ! Non. Dieu ne le sait pas et bien certainement il ne le croit pas ; il n'est pas si pressé que vous de mal penser de moi. Tenez, je me fâcherais si vous n'aviez pas mis à côté de cela des paroles excellentes, charmantes. Mais, je vous en prie gardez-moi avec la même sollicitude, sans me croire si facile à la chute. Je vous dirai nullement pour l'intérêt de la comparaison, mais pour celui de la vérité que Sully était un fort mauvais sujet, fort grossièrement mauvais sujet et que si les Miss Harriet Wilson de son temps avaient fait des mémoires, il y aurait figuré.

J'ai été hier soir chez les Berry. Ceci est convenable, j'espère. Je ne les avais pas trouvées l'autre jour et elles m'avaient écrit une lettre désolée. Il y a toujours quelques personnes. Elles partent, le 1er mai pour la campagne Richmond où elles m'ont fait promettre d'aller dîner. Je veux y aller une fois tout seul, et voir votre maison. Bourqueney est parti ce matin, par la Tamise. Il va lentement et ne sera guère à Paris que vendredi. Il ira vous voir d'1 à 2. Il est très intelligent et très sûr. On l'aime ici. Je ne sais pas encore comment je le remplacerai par interim. Peut-être par Casimir Périer. Peut-être simplement par Philippe de Chabot qui est ici, bien établi dans la société et qui me plaît.

4 heures et demie[]

J'attendais ce qui m'est arrivé ce matin, le 337 et je l'attendais tel qu'il est bien bon, bien tendre et plus dans le vrai que le 336. Oui, vous aviez raison au fond, très

raison, mais pas dans la mesure. Vous voyez dans la chose plus de mal et en moi plus de tort qu'il n'y en avait. Car je n'ai eu moi, que le tort de ne pas savoir. J'aurais dû vous dire cette invitation. J'ai toujours tort quand j'oublie de vous dire quelque chose. Mais au nom de dieu et pour moi, pour mon repos et mon bonheur ne vous laissez pas aller jamais, jamais au désespoir de votre imagination. Vous avez des paroles qui me font horreur et terreur.

Et je sais dans quel état vous êtes quand ces paroles là, viennent sur vos lèvres; je vous y ai vue. Vous me devez, oui vous me devez deux choses plus de confiance et moins de tristesse. Vous me devez qu'à côté de vos alarmes se place toujours une certaine sécurité, à côté de vos peines un certain baume doux et fortifiant. Je ne prétends pas vous faire rien oublier ; je ne prétends pas bannir toute crainte de votre âme si ébranlée. Mais je vous aime trop vous le savez trop bien, et vous devez me trop bien connaître pour que le doute et le désespoir entrassent jamais dans votre cœur. C'est là ce qui me désole, c'est là ce qui m'offense. Que vous ayez de bien mauvais de bien amers moments hélas, je ne puis l'empêcher et de loin bien moins encore. Mais que ma pensée, était toujours là ; appelez la comme vous m'appelleriez. Dearest je ne vous dis rien, rien en ce moment de ce que je voudrais vous dire. Mais si vous saviez comme mon cœur est plein de vous et quelle place vous tenez dans ma vie ! Voici mes engagements du moment; ils sont peu nombreux, à cause des vacances de Pâques qui suspendent tout. Je ne vois que des gens qui vont partir pour la campagne. Aujourd'hui, la Duchesse de Sutherland. Demain, Lord Clarendon. Jeudi, M. Hallam. Samedi, à déjeuner M. Senior, membre des Communes avec l'archevêque de Dublin. Dîner, chez l'évêque de Londres, Dimanche, dîner chez Ellice. Il n'y a dans tout cela, ce me semble rien que de très orthodoxe. Ellice ne part que le 15.

J'ai le mercredi 15 chez moi un dîner savant les lords Landsdowne, Aberdeen, Northampton, Mahon, MM. Macalllay, Hallam, Milman, Reeves, Sir Robert Inglis, Sir Francis Palgrave, Sir Henry Ellis, le poète Rogers, MM. Senior, Milnes. Je rends les politesses littéraires.

Soyez tranquille sur mes réceptions du matin. Très peu. J'ai reçu M. Sidney Smith, d'abord parce que je lui croyais un peu d'importance dans le monde, ensuite à cause de Lady Holland qui m'en avait beaucoup parlé. Mais mon instinct m'avait dit de lui ce que vous me dites. Rien ne me plaît moins que les prêtres bouffons. Je vais à la Chambre des Communes, pour la première fois. C'est la Chine. Adieu jusqu'à demain. Oui jusqu'à demain sans interruption.

Mercredi 9 heures□

En entrant dans la Chambre des Communes, j'ai été saisi charmé, presque imposé par cette extrême simplicité ce grand parloir, ces murs de chêne ce plafond de chêne, ces bancs de chêne, rien absolument rien que des hommes discutant entre eux les affaires de leur pays et les discutant depuis des siècles ; le pouvoir et le temps pour toute grandeur ! De ces deux mots gouvernement représentatif, on dirait que nous avons pris la représentation et les Anglais le gouvernement. J'ai écouté. Mes oreilles n'ont pas été aussi frappées que mes yeux. Entre nous, bien entre nous, ce que j'ai entendu est très médiocre, long, sec, froid, commun. Je suis sorti à 7 heures et demie pour aller dîner à Stafford house, avec ce Dr. Arnold qui avait fait 80 milles le matin pour venir dîner avec moi, et qui les refait aujourd'hui pour retourner chez lui. Il m'a paru un homme fort instruit et d'un esprit européen. Je suis retourné aux Communes à 10 heures et demie. J'avais manqué M. Macaulay qui a bien parlé. Ses amis, s'en félicitaient beaucoup. Il avait besoin d'un succès. Il l'a eu.

J'irai encore aujourd'hui. J'espère entendre Lord Palmerston et Sir Robert Peel. J'ai écouté bien plus attentivement que personne. On écoute bien peu. Et Lord John Russell, qui dînait à Stafford house, prétend que depuis longtemps, il n'avait pas vu la Chambre si attentive.

2 heures□

Merci du 338. Jamais trop long. Et si au lieu de me parler de tout, vous ne me parliez que de vous, je le dirais encore bien plus fort. Dites-moi donc tout vous. Toujours le 1er juin, n'est-ce pas ? C'est bien convenu. Je ne comprends pas comment à 1 heure, vous n'aviez pas ma lettre. Elle vous sera certainement venue dans la journée. Je suis tenté de croire que vous avez raison sur le dîner donné d'emblée aux Cambridge. Je n'ai pas encore diné chez eux. C'était l'avis de Bourqueney. Décidément je n'accepterai ou

ne donnerai aucun dîner, sans votre exequatur. M. de Brünnow est venu chez moi hier. Je lui rendrai bientôt sa visite. Il est vrai qu'on se moque un peu de lui. C'est un subalterne. Il se confond avec moi en politesses.

Il se remue beaucoup, et gauchement. Neumann est préoccupé des Affaires de Naples. Mais on croit que le Roi cèdera. Il n'y aura plus d'affaire. Il est bien vrai que le Roi avait promis l'abolition du monopole. Les Italiens en conviennent. Mais des intéressés dans le monopole ont intéressé le confesseur du Roi, qui lui dit à son pénitent qu'il ne pouvait en conscience abolir le monopole sans donner à la compagnie une indemnité. L'avarice et la conscience ont ainsi pris parti. De là toute la résistance.

Mad. de Talleyrand m'amuse. C'est bien elle. Mais il faut faire ces choses là tout simplement le front levé. L'embarras ne sied point à l'intérêt personnel. Il doit être brutal, sûr de son fait, froid et ironique envers ceux qui s'étonnent de ses revirements. Je vous quitte pour écrire au Duc de Broglie ; s'il parle à la chambre des Pairs, j'ai envie qu'il parle d'une certaine manière. Savez-vous la principale cause de l'embarras ici ? On a beaucoup et en ayant peu pensé. On ne sait que faire de toutes les idées, de toutes les difficultés, de toutes les faces de la question qu'on entrevoit à présent. Le siège était fait voilà mon grand adversaire. L'arrivée du Turc ranime un peu la question. Nous allons recommencer à en parler. Pourtant ce qu'il y a toujours de plus probable, c'est qu'on parlera longtemps. Je suis très convaincu de l'état des esprits en France et je travaille de mon mieux à propager ma conviction.

Adieu. Est-ce que vos pauvres sont irremplaçables ?

Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 337. Londres, Mardi 7 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-07.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 19/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/220>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur337

Date précise de la lettreMardi 07 avril 1840

Heure10 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Je reviens à votre calice. Je
 suis très perplexe. J'ai cru à votre content et
 fâché, de vous reconnaître et de me plaindre. C'est
 bien tendre, mais bien injuste. Comment ? parcourez
 dans mon ignorance pour naturelle sur trente
 dimes, j'en aurais accepté un à l'aveugle, London
 mais déjà gâté, je suis descendu dans votre
 opinion. Bien sûr, ce je ne revindrais ? Paris
 un mauvais sujet ! Non, bien sûr, ce n'est pas
 ce bien certainement il ne le croit pas, il
 doit pas le croire que vous de mal penser
 de moi. Surtout, je me fâcherais de vous d'avoir
 pu m'en à côté de cela des paroles excellentes
 charmantes. Mais, je vous en prie, gardez-moi
 avec la même sollicitude sans me croire si
 facile à la chute.

Je vous dirai, mille fois pour l'intérêt de
 la compacité, mais pour celui de la vérité,
 que Lally était un fort mauvais sujet, fort
 généralement mauvais sujet et que, si la
 mise barrière Wilson de son temps avait été
 des mêmes, il y aurait figuré.

J'ai été hier chez le Duc, ici et amicale,
j'espère, de ne le voir pas bientôt l'autre jour
de elle, m'aurait écrit une lettre d'adieu. Il y
a toujours quelques personnes. Elle partent le 1^{er}
mai pour la campagne, Richmond, où elle
nous fait promettre d'aller d'ici. Je vous y
aller une fois tout seul, et voir votre maison.

Banquency est parti le matin par la
Suisse. Il va lentement et ne sera guère à
Paris que Vendredi. Il ira avec vous à 12 L.
Il est très intelligent et très sûr, un homme sûr.
Je ne sais pas encore comment je le remplacai
par interin. Peut-être par l'ancien Paris.
Peut-être simplement par Philippe et Chabat
qui est ici, bien établi dans la société, et qui
en place.

Il aura, et d'ici.

J'attendais ce qui m'est arrivé le matin, le 337.
Je l'attendais tel quel est, bien bon, bien tendre,
et plus bon, le vrai, que le 336. Oh, vous avez
raison au fond, très raison, mais pas dans la
mesure. Vous voyez dans la chose plus de mal
et en moi plus de bien qu'il n'y en avait. Car
je n'ai eu, moi, que le bien de ne pas l'avoir.
Peut-être est-ce vous dire cette invitation. J'ai toujours
l'air quand j'oublie de vous dire quelque chose.
Mais au nom de Dieu, et pour moi, pour moi.

Je ne suis pas
jamais en de
avec les parents
Et je suis d'un
grande la tête
vous me devez
plus de confiance
du Duc, qui
vous certains
un certain bon
présente par
présente par
de l'absence.
Soyez très bien
le maître, pour
jamais dans
d'ici, c'est la
de leur monde
hélas, je ne
mieux encore
là, appelez
je n'en suis
que je n'aurais
savouré comme
quelle place

et ne crainte
 l'autre jour
 l'autre. Il y
 peut-être
 le cœur y
 la main.
 lui par la
 la même à
 au 31 d'2.
 de l'âme
 le remplacem
 au l'évén.
 de la habet
 et qui
 me.
 entre le 33)
 la, bien l'âme
 au, vous auez
 la la
 de mal
 avant, la
 en l'âme
 au l'âme
 quelque chose
 à pour mon

sepa et mon bonheur, ne vous laissez pas aller, pour
 jamais, ne désespérez de votre imagination, vous
 avez des paroles qui me font beaucoup de bien.
 Si je suis dans quel état vous êtes, quand en
 grande la vieillesse de un être, je vous y ai été
 dans un devoir, moi, vous me faites de bien chose
 plus de confiance et moins de tristesse. Vous
 me devez qu'à l'été de vos alarmes de place, l'âme
 avec l'âme de l'âme, à l'été de vos prières
 en l'âme l'âme de vous et fortifiant, et ne
 prétendez pas vous faire vivre en l'âme, je ne
 prétendez pas l'âme toute l'âme de votre âme
 de l'âme. Mais je vous ai un temps, vous le
 savez trop bien et vous devez me trop bien
 la même pour me le dire et le dire en l'âme
 jamais dans votre âme. C'est là ce qui me
 réside ; c'est là ce qui m'effraie. Les deux âmes
 de bien mourir, de bien mourir mourir
 hélas, je ne puis l'empêcher, et de bien bien
 mourir encore. Mais que ma prière, soit l'âme
 là, appelez la comme vous m'appellez. Mais
 je ne vous, l'âme l'âme en ce moment de ce
 que je voudrais vous dire. Mais si vous
 savez comme mon âme est pleine de vous, et
 quelle place vous tenez dans ma vie !

Voilà mes engagements du moment. Il faut peu
m'embarrasser, à cause des vacances de laque qui
suspendent tout. Je ne vois que des gens qui
viennent pacher pour la campagne. Hier, j'ai vu
la duchesse de Rutland - demain lord
Clarendon - Jeudi Sir Hamilton - Samedi, à
Béarnes, Sir Anson, comte de Devonshire, avec
l'archevêque de Dublin - Dimanche, chez l'évêque
de Londres - Lundi, chez Sir John Lubbock. Il
n'y a rien de tout cela, ce me semble, rien que de
très catholique. Il n'y en a pas que le 15.

Le mardi 15, chez moi, on dîna
avant la lecture d'André, de l'abbé de
Northampton, Maken - Mrs. Nassau, Hamilton,
Milman, Arden - Sir Robert Inglis - Sir Francis
Palgrave - Sir Henry Ellis - le lord Raglan -
Mrs. Lennox, Milnes. Je soude les politesses littéraires.

Je suis tranquille sur mes réceptions de
Maitland. Il est peu. J'ai vu Sir Sidney Smith
d'abord parce que je lui ai écrit un peu d'impudence
dans le monde, ensuite à cause de Lady
Hamilton qui m'en avait beaucoup parlé. Mais
mon instinct m'avait dit de lui ce que vous
m'avez dit. Rien ne me plaît moins que
les jolies, souffrantes.

Je vais à la Chambre des Communes, pour

donner un peu de
franchises de vote
bien tendre, de
haut, sans égarer
d'aucun, j'en ai
une très grande
opinion. Mais
en matière de
ce bien, c'est
dit par le p
de moi. Je ne
pas m'en à
théorèmes.
avec la même
facile à la
de vous.
la comparaison
que l'ally et
provisoirement
mes harries
les hommes

Travail et je
ma conviction.
tout accompli, etc.

la première fois, c'est la même. Adieu jusqu'à
demain. Mais jusqu'à demain, sans interruption.

Merci de 4 heures.

Je suis entré dans la Chambre de Commerce
j'ai été étonné, charmé, presque ému par cette
extrême simplicité, le grand plaisir de voir des
hommes, le plus grand de tous, les hommes de bien,
rien, absolument rien que des hommes discutant
entre eux les affaires de leur pays, et les discutant
depuis des siècles, le pouvoir et le bien pour
toute grandeur! Le bon droit, le gouvernement
représentatif ou disait que nous avons pris
la représentation et le anglais le gouvernement.
J'ai écouté. Mes oreilles n'ont pas de moi s'échappé
que mes yeux. Entre nous, bien entre nous, ce que
j'ai entendu et les meilleurs, long, etc. fait,
commence. Je suis parti à 7 heures et demie pour
aller dîner à Stafford House, avec le d'Amble
qui avait fait 80 mille, le même pour venir
dîner avec moi et qui le refait aujourd'hui
pour retourner chez lui. Il s'agit d'un
homme fort instruit et d'un esprit européen.
Je suis retourné aux Communes à 10 heures et
demie. J'avais remarqué un Macaulay qui
a bien parlé. Ses amis lui félicitaient
beaucoup. Il avait besoin d'être écouté. Il l'a eu.

J'en ai encore aujourd'hui. N'importe, entendez vous
l'admiration à l'égard de M. de la Roche. M. de la Roche
bien plus attentivement que personne. M. de la Roche
bien vu. Et l'ad. John Russell, qui était à
Stafford-house, prétend que depuis longtemps il
n'avait pas vu la chambre de l'attentat.

2 heures.

Discours du D^r. Sanson très long. Il se en fin
de me parler de tout, vous ne me parlez qu'à
vous, je le dirai encore bien plus fort. Rite moi
donc tout vous. Toujours la vie dans, ne s'arrête
l'est bien souvent. Je ne comprends pas
l'arrangement à l'heure, vous n'avez pas ma lettre.
Elle vous sera certainement venue dans la
journée.

Et lui toute de voir que vous ne s'en
que le dîner donné d'ambler aux Cambridge.
de voir pas encore d'être chez eux. C'était bien
de Bannington. Accidemment je n'acceptais en
de donnerai mes dîners sans votre approbation.

M. de Brunow est venu chez moi hier, et
lui rendait bientôt la visite. Il est venu.
qu'on le salue un peu de lui. C'est un
subalterne. Il se confond avec moi en politique.
Il se ramène beaucoup, et qu'on s'en.

Brunow est préoccupé des affaires de

Naples. Mais ce
plus d'affaires
premier l'habile
satisfaitement. Mais
ont entendu la
donc prétend que
le mariage de
indivisible. L'ave
partie. Rite tout

Mais de la
elle. Mais il se
ment, le fient
à l'intérêt pro
de son fait, pro
l'attentat de

Je vous pr
S'il parle à la
partie d'une ad
principale cause
beaucoup et en
que je ne le
de tout le, fa
à présent. La
adversaire. L'a
la question, de
parler. Pourtant
probable, est

Un concours de l'état de, esprit, m'aurait, et je
travaille de mon mieux à propager ma conviction.

Ainsi, dit ce que vos papiers sont imparfaits,
Ainsi, ainsi.

la première fois
d'ailleurs. Mais,

En entrant
par le d'air
extrême d'imp
théor, le plus
rien absolu
entre eux les,
d'après des de
toute grande
républicain.
La république
J'ai l'air de. Ma
que mes yeux
J'ai entendu de
commence. Je
aller d'aller à
qui avait fait
d'aller avec un
pour cet homme
homme fait de
Je suis d'ailleurs
d'ailleurs. L'air
à bien parler
d'ailleurs. Ma